

# LE MONDE

## Peter Eötvös fait entendre la « petite musique » de Tchekhov à l'Opéra

Par PIERRE MOULINIER Publié le 18 mars 1998

La fameuse « petite musique » d'Anton Tchekhov ferait-elle peur ? Aucun compositeur n'avait jusque-là osé s'y attaquer. Trois soeurs, de Peter Eötvös, créé le 13 mars à l'Opéra de Lyon, est donc une première. Et une réussite accomplie. Eötvös a redécoupé la pièce en trois séquences trois mouvements, pourrait-on dire, tant elles s'enchaînent musicalement. L'histoire est vue à travers les prismes de deux des soeurs, Irina et Macha, et de leur frère Andreï. Autour d'Ushio Amagatsu, le directeur de la compagnie Sankai Juku, une équipe japonaise a mis en scène ces trois vies. Elle apporte la distance qu'il faut et, par le détour de l'Extrême-Orient, ramène à Tchekhov. L'attirail esthétique de Sankai Juku est en place : panneaux de papier translucide dessinant des paysages imaginaires, sol en bois, jardins zen, accessoires symboliques. Les trois soeurs, incarnées par des hommes comme dans le théâtre kabuki, sont vêtues de longues robes et maquillées à l'identique. Mais on est aussi en Russie grâce à la langue, à l'accordéon, au médecin ivrogne et au serviteur cacochyme. Cette vision épurée, sans négliger la narration, atteint à l'essentiel.

Le spectacle, rigoureusement coordonné sur le plan musical par Kent Nagano et Peter Eötvös, est servi par une remarquable troupe de chanteurs et par un Orchestre de l'Opéra de Lyon très affûté. Le compositeur, dont c'est le premier opéra, a particulièrement soigné les voix. Il a confié les rôles féminins à quatre contre-ténors. Ce choix accentue l'impression d'irréalité, mais sans désincarner les personnages. L'écriture se fait lyrique pour décrire les espoirs brisés d'Olga, Macha et Irina et les élans avortés de leurs prétendants. Pour Natacha, personnage grotesque et hystérique, la ligne de chant se fragmente. Les tessitures, réparties sur treize interprètes, ne sont jamais brutalisées. Elles permettent au compositeur de jouer sur toute la gamme, de l'extrême grave à l'extrême aigu, sans oublier le parlé-chanté.

Cette palette de couleurs se retrouve dans le traitement de l'orchestre. Dix-sept musiciens placés dans la fosse suivent au plus près les chanteurs, chacun « marqué » par un instrument particulier. Un deuxième ensemble de cinquante membres est installé, invisible, en fond de scène. Dans cet environnement spatialisé, les sons filés ou glissés des bois, les éclats de

cuivres ou les notes égrenées sur les claviers rappellent la musique électroacoustique qu'Eötvös a beaucoup pratiquée. Ici, mis à part quelques haut-parleurs et bruitages, il utilise uniquement des instruments classiques dont sa science de l'orchestre lui permet de solliciter toutes les ressources. Le résultat est spectaculaire lorsque les deux formations s'associent pour les tutti, mais Eötvös sait ménager les silences et ces temps suspendus où la voix s'élève sur un fond de flûte ou de hautbois. Si l'orchestration paraît un peu rêche dans la première partie, elle s'affine, là aussi jusqu'à l'épure, dans une scène finale particulièrement poignante où les trois soeurs s'effacent au juste tempo de leur désespérance.